

# DANS LA LIMITE DES PLACES DIS

## CULTURE EN JEU

5 CHF

JUIN 2021

WWW.CULTUREENJEU.CH



# IMITE DES PLACES DISPONIBLES

LE PUBLIC

L'ARGENT

LES ARTISTES



■ AIDES COVID : VERS UN RBI DANS LA CULTURE ? ■ CINÉMA : LA GUERRE DES TOILES  
■ ARTS-VIVANTS : LA CAPTATION, OPPORTUNITÉS ET LIMITES DU SPECTACLE FILMÉ

# Derrière chaque création audiovisuelle il y a des femmes et des hommes. Nous protégeons leurs droits d'auteur.

Nos services juridiques vous conseillent  
et vous aident à défendre vos intérêts.



## PROCHAINE SORTIE

« J'aurais voulu être un artiste ! » déclamaient le businessman dans son blues, à l'aube des années 80. Un refrain dont l'assurance contagieuse fait sans doute place aujourd'hui à une certaine désillusion, tant en raison du statut romancé et convoité de l'artiste, que dans la réalisation de son œuvre. Alors que l'image de l'artiste « fauché-e-s » mais libre, continue d'alimenter les fantasmes sur les dispositions à créer, les rétributions et les mesures d'aides évoluent. L'idée d'un revenu de base inconditionnel culturel est de plus en plus envisagée dans certains cantons, des bourses de recherches artistiques se mettent rapidement en place et voient leurs enveloppes doubler pour pallier les difficultés financières dues à l'impossibilité de se produire, diffuser ses œuvres et en gagner les fruits. Si la question de comment soutenir les artistes à long terme reste ouverte, ces dispositions de la part des autorités publiques sont le signe d'une reconnaissance de leur travail. Car il s'agit avant tout de soutenir, au sens d'encourager et de maintenir en marche l'esprit de celles et ceux qui créent pour nous nourrir l'esprit à leur tour et dont nous avons inconditionnellement besoin.

Après les fameux « essentiel » et « non-essentiel », se sont désormais les « obligatoire » et « pas-obligatoire » qui donnent le ton. Là où le choix impose sa loi, une nouvelle hiérarchie s'opère entre secteurs. Des espaces de libertés et de partage résistent, bien qu'au fait des risques financiers qu'entraînerait cette fronde, craignant de voir cette nouvelle norme sociale s'imposer et durer.

Mais pour l'heure, place aux retrouvailles avec les œuvres ! L'inédite, la déjà vue, la fragile, la manquée à la dernière ouverture, la compliquée, la vulgaire, la « coup de poing » et la « coup de cœur ». Toutes ces créations qui ne demandent qu'à être montrées et discutées, s'engagent en même temps sur la voie pour retrouver leurs publics et leurs lieux. Après quasiment une année de fermeture accumulée, on le sait, on s'en doute, même avec le renfort inexorable du numérique – sacrilège pour les un-e-s, accroissement pour les autres – il n'y aura pas de place pour tout, et tout le monde ne pourra pas tout voir. Mais le foisonnement artistique et les envies demeurent, et les réflexions et les solutions ne manquent pas.

Pour évoquer le paradoxe de l'embouteillage et du vide, CULTURE ENJEU a sollicité les photographes Agathe Zaerpour et Philippine Chaumont. Formé en 2016, le duo attache une importance au rapport que forment les images entre elles et à la narration qui en résulte. Dans le cadre d'un workshop qu'elles ont mené avec une classe de la Zürcher Hochschule der Künste (ZHdK), elles ont travaillé sur le thème de la séquence et de la série. Les étudiant-e-s étaient ainsi amené-e-s à donner leur interprétation de la surcharge de la scène culturelle. Une scène dans laquelle ils et elles s'appêtent aussi à entrer et à se faire une place.

Des images qui se chevauchent et qui existent singulièrement agrémentent ce numéro d'été, certes un peu criard, mais qui a dit qu'il fallait se taire ? ☺

Par Aimée Papageorgiou, rédactrice en chef a. i.

CULTURE ENJEU N° 70 – JUIN 2021  
édité par l'Association CULTURE ENJEU  
www.cultureenjeu.ch

CULTURE ENJEU  
Rue du Petit-Chêne 25, 1003 Lausanne  
+41 (0)21 311 18 77  
info@cultureenjeu.ch

RÉDACTRICE EN CHEF A. I.  
Aimée Papageorgiou  
aimée.papageorgiou@cultureenjeu.ch

CONCEPTION GRAPHIQUE ET  
DIRECTION ARTISTIQUE  
Dual Room – www.dualroom.ch

FONTS : Similar par Or Type  
Gravity par Dinamo

RESPONSABLE ADMINISTRATIF  
Stéphane Morey

COMITÉ DE RÉDACTION  
Florence Grivel, Corinne Jaquiéry,  
Alexandre Lanz,  
Aimée Papageorgiou,  
Samuel Schellenberg, Clotilde Wuthrich

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO  
Anne-Claire Adet, Shona Darekar, Christophe  
Gallaz, Florence Grivel, Corinne Jaquiéry,  
Aimée Papageorgiou, Clotilde Wuthrich

ILLUSTRATIONS ET DESSINS  
étudiant-e-s de la classe de deuxième année  
de bachelor en art et design  
du département communication visuelle  
à la Zürcher Hochschule der Kunst (ZHdK),  
ZHdK/Orlando Brunner,  
Dimitris Giannoulas, Nathan Meyer (cover),  
Pitch Comment

PUBLICITÉ : pub@cultureenjeu.ch

IMPRIMÉ PAR : Ediprim SA – 2501 Bienne  
PARUTION : 4 fois par an – ISSN 1660-7678



Gestion de droits d'auteur  
pour la scène et l'audiovisuel  
Lausanne | 021 313 44 55  
info@ssa.ch | www.ssa.ch



Coopérative suisse pour les droits  
d'auteurs d'œuvres audiovisuelles  
Berne | 031 313 36 36  
Lausanne | 021 323 59 44  
mail@suissimage.ch | www.suissimage.ch

ABONNEZ-VOUS!

WWW.CULTUREENJEU.CH  
17 ANS D'ARCHIVES, 70 NUMÉROS  
+ 800 ARTICLES

20 CHF PAR AN

LA CULTURE EST  
UNE GUEILLETTE

2 4

DANS L'ŒIL  
DE PITCH

2 3

L'ART EST LA MANIÈRE  
D'ÊTRE AU MONDE

2 2

CHARGÈMENT:  
SILENCE SUR SCÈNE

2 0

ANDARE AVANTI:  
ROLANDO BASSETTI

1 0

N° 70

RECTO/VERSO  
LA CITÉ  
DE LA MUSIQUE

2

PASSEPORT COVID:  
« SÉSAME,  
FERME-TOI ! »

4

AIDES COVID:  
VERS UN RBI  
DANS LA CULTURE?

6

DOSSIER:  
DANS LA LIMITE  
DES PLACES  
DISPONIBLES

7

LA GUERRE  
DES TOILES

0

CHERCHER ET  
SE TRANSFORMER  
POUR POUVOIR  
À NOUVEAU CRÉER

2

POURQUOI  
LES ARTS VISUELS  
TRAVERSENT  
UNE ÉPOQUE JOYEUSE

4

CAPTER L'ÉPHÉMÈRE,  
UNE VOIE POUR  
LES ARTS VIVANTS?

0

# GENÈVE : LA CITÉ DE LA MUSIQUE



OLIVIER GURTNER, chef de groupe PS au conseil municipal de la Ville de Genève

## P ourquoi selon-vous, le projet de la Cité de la musique est-il nécessaire pour Genève aujourd'hui ?

Il s'agit d'un projet culturel, local et éco-responsable. Issu d'un concours, ce projet architectural et paysager se destine aux acteurs et actrices culturel-le-s de la région, à savoir la Haute école de musique (rattachée au réseau HES-SO) à l'Orchestre de la Suisse Romande (fondé par le Veveysan Ernest Ansermet) et les acteurs culturels de la musique. Sur le plan écologique, la Cité de la musique compte de nombreux avantages, notamment sa desserte en transports publics (Léman Express, Trams, Bus) et en mobilité douce, son label haute performance énergétique et son plan de compensation d'arbre (2 plantés pour 1 abattu). Mais le plus important, c'est l'infrastructure moderne et adaptée pour les concerts d'aujourd'hui, avec une grande salle de qualité et des espaces d'accueil et de médiation. Aujourd'hui, la pédagogie et les actions culturelles sont indispensables pour rapprocher l'art des publics.

## Prend-il en compte les besoins de tout le secteur musical ou aurait-il tendance à s'adresser en priorité au milieu de la musique classique comme l'affirment les opposant-e-s ?

Avec une grande salle et une black box, la Cité de la musique veut accueillir autant les œuvres nécessitant d'importantes formations orchestrales que les formats plus petits ou expérimentaux. Il est essentiel de rappeler qu'il s'agit de répertoire autant que de création, et que celle-ci a besoin de moyens pour tester, essayer

et se révéler. C'est particulièrement vrai pour la musique contemporaine, qu'on imagine difficilement au Victoria Hall. Ce genre musical est d'ailleurs fort à Genève, avec l'ensemble Contrechamps, la filière de composition à la HEM, les commandes et enfin le Concours de Genève, qui organise tous les deux ans une compétition de composition. La Cité de la musique est une formidable scène sur le plan technique et donc sur le plan des possibilités artistiques.

## Dans un contexte où les milieux culturels sont mis à rude épreuve par la pandémie du COVID-19, n'y a-t-il pas des besoins plus urgents à couvrir de la part des collectivités pour la scène musicale genevoise ?

La pandémie a très durement frappé les actrice-ur-s culturel-le-s, en particulier les indépendant-e-s, les créateurs-trices mais aussi les technicien-ne-s freelance, qu'on a trop tendance à oublier. En l'occurrence, la construction de cette Cité sera très majoritairement assurée par la Fondation Hans Wilsdorf, la même qui finance L'Abri, lieu de répétitions et d'enregistrement ouvert à tous les acteurs de la scène. Enfin, il s'agit d'un budget de construction – donc d'investissement – qui n'a aucun impact sur les subventions culturelles, ce qui a été confirmé par la Ville de Genève. ☐

Images de synthèse de la future Cité de la musique, DR

Le 13 juin, la population genevoise sera appelée aux urnes pour dire si elle accepte ou non la construction de la Cité de la musique. Un projet qui divise, autant les milieux culturels que les partis politiques sur des questions de citoyenneté et de politique culturelle. CULTURE ENJEU donne la parole à deux acteurs pour défendre leur opinion.



RAPHAËL ORTIS, musicien indépendant genevois

## E n quoi est-ce que la Cité de la musique représente un obstacle selon vous pour un meilleur soutien de la scène musicale genevoise ?

L'enjeu ne date pas d'hier. On assiste depuis une vingtaine d'années au renforcement de la pression des milieux de l'immobilier sur la politique qui a mené à l'évacuation, la fermeture et la réhabilitation de tous les lieux dits « alternatifs » comme le Rhino ou Artamis pour ne citer que les plus emblématiques. Le fait que les espaces de création « libres » se réduisent, entraîne une rupture du tissu social. C'est toute une tranche de la culture qui peine progressivement à retrouver sa place et à obtenir des financements adéquats. La répartition des subventions incarne aussi ce déséquilibre. (19,8 millions par an pour l'OSR contre 150 000 CHF pour musiques de création et émergentes). Le canton compte investir une part de subvention dans la programmation de La Cité de la Musique. S'il n'est pas possible de faire entendre qu'il faut redoter le fonds ponctuel d'aide à la musique de création à la hauteur de ce qu'il devrait être, nous espérons pouvoir faire passer l'idée qu'il ne faut pas rajouter là où il y a déjà beaucoup.

## Ce referendum ne viendrait-il pas opposer les intérêts de la musique de création et ceux de la musique de patrimoine ? Ne craignez-vous pas une fragilisation des deux ?

Il ne s'agit pas d'opposer les musiques. C'est le projet, qui est un projet immobilier, qui fait réagir et cela de manière plus large que les milieux musicaux. Le comité référendaire est composé de plusieurs associations du

côté du patrimoine et de l'environnement. Par ailleurs, tous-tes les musicien-ne-s classiques ne sont pas en faveur du projet de la même manière que tous-tes les musicien-ne-s de création, pour les définir ainsi, n'y sont pas opposé-e-s. Nous entendons bien l'enjeu de la vétusté des locaux de la HEM ou le besoin d'une meilleure capacité d'accueil pour un ensemble philharmonique. Seulement tout regrouper dans un seul et même bâtiment et contexte de création et d'expression, n'est pas la solution et revient à figer dans le temps la proposition qui va perdurer à l'image du Victoria Hall, du Grand Théâtre ou encore de Palexpo. D'autre part, la localisation du projet, son échelle et ce qu'il incarne, correspond à la promotion d'une idéologie que je ne défends pas en tant que citoyen avant tout.

## En cas de non-aboutissement du projet, les autorités assurent que cet argent n'ira pourtant pas ailleurs. Le débat de fond tenu par la FGMC sur la répartition des budgets subsiste. Quelles sont vos attentes ?

J'aimerais que l'on puisse se concerter à nouveau à propos des enjeux et des espaces de création afin de retrouver ce foisonnement et cette multitude d'expressions qui caractérisent le milieu musical genevois. Rester sur de plus petits éléments, privilégier la rénovation, réinvestir les lieux existants... Cela réduit les coûts et permet de redistribuer plus justement les moyens tels qu'ils sont à la culture. ☐

Propos recueillis par  
Aimée Papageorgiou





# DANS LA LIMITE DES PLACES DIS



Pages 10-11: images par Z.HdK/Hannah Bäker, Timi Oechelstin, Winami Wetti

# LIMITE DES PLACES DISPONIBLES



Images par Z.HdK/Milena Küpfer, Soma Wonglamtaab, Silvan Köller, Alexander Meyer

# PLACES DISPONIBLES DANS LA LI

L'année cinématographique 2021 démarre amputée de la moitié de son calendrier d'exploitation, sans compter les effets à retardement de 2020. Si la Suisse a pu ouvrir ses salles avant les autres, quels sont les enjeux d'une reprise plus précoce lorsque l'on est tributaire des sorties des pays voisins ? Petit tour de la question avec quelques distributeurs-trices et exploitant-e-s indépendant-e-s suisses.

## LA GUERRE DES TOILES

**D**es centaines de films en stock qui attendent leur sortie en salle depuis 2020 et des nouvelles acquisitions dans les derniers festivals d'un côté, puis de l'autre, une production cinématographique et des projets en écriture qui ne se sont pas arrêtés. Nul besoin d'avoir fin nez pour comprendre que sur les prochains mois, un embouteillage sans précédent se profile dans le monde du cinéma. Les distributeurs-trices français-es redoutent de devoir faire un tri sélectif « comme à l'hôpital, c'est le mot tabou » car autrement il faudrait pouvoir sortir quatre fois plus de films par semaine qu'avant. « Impossible ! Tant pour les exploitants que pour les spectateurs ! » confie un distributeur français indépendant.

Car il faut bien huiler la machine. Si dès les premières semaines de réouverture, certains cinémas affichaient des séances complètes, grâce notamment à une météo favorable pour se réfugier en salles et des titres porteurs tels qu' « Adieu les cons » d'Albert Dupontel, ou « Drunk », de Thomas Vinterberg, le nombre d'entrées s'est ensuite stabilisé dès le début du mois de mai et reste malgré tout en dessous du seuil : 31209 pour la Suisse alémanique et 16 677 pour la Suisse romande et 409 pour le Tessin, ayant fait le choix de ne reprendre l'exploitation qu'à partir du 6 mai. « C'est près de 80% de moins que durant une année normale. » précise Claude Ruey, président de ProCinema, l'association Suisse des distributeurs et exploitants de films. Pourtant, après une fermeture plus longue, le manque s'est d'autant plus fait ressentir, ce qui rend Xavier Pattorini, directeur du Rex à Fribourg, confiant que le public cinéophile continuera de venir, même si l'exploitant relève avec un certain agacement le double message qui avait été envoyé par la Confédération au départ : « on peut rouvrir mais il est conseillé de privilégier les sorties en extérieur. On n'allait pas se mettre à faire de l'open air en plein mois d'avril ! ». Outre une offre encore faible au début de la reprise, les exploitant-e-s se sont vu amputé-e-s d'une partie importante de leurs recettes avec des jauges restreintes et l'interdiction de pouvoir vendre boissons et nourriture. C'est précisément sur ces enjeux de relance qu'a travaillé ProCinema, sur le pont pour depuis le début de la pandémie. Un plan pour des pas contrôlés d'ouverture des cinémas tenant compte des trois phases de la confédération avait été envoyé dès les premiers jours de réouverture à Alain Berset. Toujours à l'initiative de ProCinema, la campagne de promotion nationale, #BackToCinema, soutenue en partie par l'OFC, cherche à rassurer le public sur les mesures mises en place et l'inciter à revenir vivre l'expérience en salle.

## LE CALME AVANT LA TEMPÊTE

Si la situation en Suisse semble moins alarmante, elle n'en est pas pour le moins dépourvue de complexité. En ayant eu le feu vert avant tous leurs pays voisins pour rouvrir les cinémas, tout en étant en bout de chaîne pour les sorties étrangères, distributeurs-trices et exploitant-e-s indépendant-e-s suisses se sont retrouvé-e-s face à un paradoxe. Celui de ne pas avoir assez de films à montrer pour convaincre le public de revenir en salle et celui d'en avoir bientôt trop et de devoir les sortir à la va-vite. Avec les clauses de retenues imposées par les distributeurs mondiaux, empêchant ainsi un film français de sortir ailleurs avant la France, les suisses attendent patiemment leur tour et misent sur des « ressorties » ou des productions helvétiques. Pas étonnant si l'on retrouvait à l'affiche de la première semaine des films déjà passés à la télévision. Comme « Miss » de Ruben Alves acquis par la TVOD de Swisscom après une exploitation éclair ou encore « Petite fille » documentaire de Sébastien Lifshitz, primé au dernier FIFDH à Genève et passé sur Arte entre temps. Pour Marc Maeder, distributeur chez Praesens, « cette pénurie a été l'occasion de redonner une chance à des films merveilleux et plus fragiles de trouver leur public. C'était également une façon de soutenir les cinémas en leur proposant du contenu ».

## ENCORE TROP D'INCONNUES

La France a rouvert ses cinémas depuis le 19 mai et là aussi, avec un redémarrage fort de la part du public. Malgré les jauges et les couvre-feux, dont la levée

LIMITE DES PLACES DISPONIBLES DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES

progressive devrait être atteinte d'ici à juillet, ces records d'entrées indiquent que la circulation des films devrait alors reprendre. Pourtant, beaucoup de variables subsistent, tant autour de l'évolution de la pandémie que de la tenue des grands festivals et des films qui y seront proposés. « Dans le milieu arthouse, on parle en ce moment d'un avant et d'un après Cannes, avec toute une série de films à sortir avant le festival », indique Stefanie Kuchler, distributrice chez Cineworx. De manière générale, toutes les boîtes de distributions ont sensiblement moins acheté de films que d'habitude dont quelques projets sur scénario prévus pour 2022 et 2023. Plus il y a d'inconnues, plus la prudence est de mise. Pour autant, si le mailon rompt à ce moment-là, c'est toute une partie de la chaîne et des professions qui sont aussi en jeu.

Du côté des exploitant·e-s, c'est surtout pour septembre-octobre que l'on craint le véritable engorgement. Une rentrée toujours plus convoitée par les distributeurs·trices indépendant·e-s, à laquelle s'ajouterait le flot des productions hollywoodiennes et françaises attendues pour cet automne et repoussées pour certaines depuis plus d'une année. « Tant que les jauges seront réduites, il ne faut pas compter sur les grosses productions pour rejoindre la course. Ils ont trop à perdre. Cela nous conditionne aussi », explique Marc Maeder. Mais il faudra bien se lancer pour éviter la « brasse-coulée » comme l'appelle Xavier Pattaroni. « Tous les acteurs de la profession devront faire des choix » confie-t-il, la mort dans l'âme à l'idée de devoir peut-être refuser des films.

visionnements VOD ne sont encore pour l'instant pas comptabilisés et la vente à ces plateformes ne reste qu'une part minime du gâteau.

## LA SALLE AVANT TOUT

La plupart des acteurs·trices de la profession s'accordent à dire que le sort des films suisses et plus « fragiles » repose pourtant aussi en partie sur le succès des blockbusters et la vitalité des grands groupes de cinémas qui les programment. « Le tissu cinématographique suisse consiste en une répartition intelligente entre les multiplexes, les salles moyennes et les salles d'art et essai » explique Xavier Pattaroni. Pour Stefanie Kuchler, « on a tendance à oublier que si les gens vont voir James Bond, cela nous aide quand même car l'envie de retourner au cinéma reprend. » Cette crise a été l'occasion d'unifier les intérêts du secteur et de défendre son importance en tant qu'écosystème.

Le développement du cinéma virtuel s'est vu accéléré dans le contexte du COVID-19. Cherchant à conjuguer les nouvelles habitudes et les besoins d'un public de moins en moins enclin à se rendre en salle, il entend préserver la plus-value de l'expérience cinématographique. Une solution pour le désengorgement ? Pas tout à fait. Pour Xavier Pattaroni, même si le e-cinéma est une façon de prolonger la durée de

# « TOUS LES ACTEURS DE LA PROFESSION DEVRONT FAIRE DES CHOIX »

## « LA RÈGLE DU JEU »

L'abondance de films et la bataille des écrans ne date pourtant pas d'hier. Si la loi sur la diversité et les aides incitatives assurent un certain équilibre de l'offre, les films plus « fragiles » peinent souvent à rester à l'affiche, ou se retrouvent « déclassés », fautes de chiffres convaincants pour décrocher le créneau brigué du soir, parfois même avant que le bouche à oreilles ne puisse faire son effet. Certain·e-s distributeurs·trices craignent que ce qui était déjà le cas avant le COVID-19, ne soit « encore plus violent aujourd'hui. Il faut accepter l'idée que la durée d'un film va être raccourcie » se résigne Yves Blösch, distributeur chez Filmcoopi. Outre la frustration ressentie après des mois de travail de promotion pour chaque film, ce sont des enjeux financiers qui pèsent au-dessus de la tête de chaque boîte de distribution pour qui la sortie en salle est la seule façon de récupérer l'avance investie sur un « minimum garanti » ou encore espérer toucher les aides de la confédération, passé un certain seuil d'entrées. Si l'OFC prend depuis peu en compte les ventes réalisées dans les salles de cinéma virtuel pour le calcul de la prime au succès, les

vie du film, ce renfort numérique ne « doit pas être la solution de facilité pour écouler les films. Il faut leur laisser la chance de sortir d'abord en salle ». Pour l'exploitant, l'intérêt de ce type de proposition, face à la pléthore d'offre en ligne est de garder ce rôle de « prescripteur et de passeur d'émotions qu'a le programmeur de cinéma ». C'est justement ce contact avec le public que Filmcoopi a cherché à maintenir en lançant sa propre plateforme filmstreaming, diffusant des films déjà sortis du circuit d'exploitation. Avant chaque séance, une personne de l'équipe de distribution vient présenter le film et un chat live permet à tous·tes les spectateurs·trices de réagir et entrer en discussion avec l'invité·e. Cette option ne rapporte quasiment pas de bénéfices financiers pour le distributeur mais « la valeur est dans l'expérience qui reste collective et qui favorise l'échange, la confrontation, avec le film et le réalisateur ou la réalisatrice » précise Yves Blösch. Si ces possibilités s'intègrent dans les esprits et les stratégies, la défense de la salle reste une priorité pour la plupart des distributeurs·trices. Stefanie Kuchler rappelle que, tant les budgets que les films sont prévus pour une sortie en salle : « la dramaturgie n'est pas la même que pour des petits écrans où l'on va chercher à capter l'attention dès les premières minutes. Le film a le temps de se déployer autrement au cinéma ». ■

Par Aimée Papageorgiou

## AUBAINE POUR LES FILMS SUISSES ?

Lors de la dernière réouverture (juin à début novembre 2020), les films suisses avaient finalement pu tirer leur épingle du jeu. Écartées de toute concurrence de films étrangers, les productions helvétiques ont pu accéder, dans cet intervalle, à de meilleures conditions en termes de programmation et de promotion de la part des salles et bénéficier

de plus de visibilité dans la presse. Facteur souvent décisif dans le succès d'un film, sachant que les rédactions culture se voient de plus en plus réduites dans leurs pages et de leurs journalistes, alors que les propositions culturelles augmentent, les contraignant elles aussi à devoir faire des choix. Toujours dans le cadre du soutien à la relance

et en vue d'un retour massif de films français et américains, ProCinema, mandaté par l'OFC, a prévu une mise au concours exceptionnelle permettant à dix films suisses d'accéder à un budget de 50 000 CHF chacun pour la promotion. Ces aides s'appliquent pour les sorties prévues dès la réouverture d'avril et celles de cet automne. ■

## CONCURRENCE LOYALE

Pour tenter de désengorger le circuit et en amont de la réouverture des salles en France, la médiatrice du cinéma avait saisi l'Autorité de la concurrence afin d'élaborer, sous conditions, un calendrier de sorties. Si ce projet de concertation n'a toujours pas abouti, il a surtout révélé de profondes tensions et divisions au sein du secteur. Les distributeurs·trices indépendant·e-s français·e-s se disant plutôt favorables

à une telle autorégulation alors que les plus gros acteurs revendiquent la liberté de marché et se retrouvent eux-mêmes dépendants du calendrier des major américaines lorsqu'il s'agit de sorties mondiales. Du côté de la Suisse, rien de tel n'est prévu même si des petites ententes au cas par cas existent entre distributeurs·trices pour éviter de sortir, dans la mesure du possible, des films aux caractéristiques trop

similaires la même semaine. Pour Claude Ruey, « cela ne s'y prêterait pas chez nous d'autant plus que nous restons tributaires des stratégies de nos voisins en termes de sorties étrangères ». La régulation se mettra naturellement en place d'après les accords des français, pour autant qu'ils aient lieu indique le président de ProCinema. ■

■ Comparatif fait avec 2019 pour la semaine 19. Chiffres susceptibles de varier quelques peu selon les dernières comptabilisations de ProCinema

Revenu minimum à Zurich, aide forfaitaire en Valais ou bourses de recherche et développement un peu partout dans le pays, depuis mars 2020, les artistes suisses sont diversement soutenu-e-s, mais créent envers et contre tout.

## CHERCHER ET SE TRANSFORMER POUR POUVOIR À NOUVEAU CRÉER

« LES ARTISTES ONT BESOIN DE POUVOIR SORTIR DES SENTIERS DE LA PRODUCTIVITÉ À TOUT PRIX ET AVOIR DU TEMPS POUR POUVOIR MIEUX NOURRIR LEUR CRÉATIVITÉ »

« Je suis tellement heureuse d'avoir pu montrer « Vocation » avec Nora Kramer et Pierre Mifsud en avril 2021 au Théâtre de Vidy », confesse Émilie Charriot, metteuse en scène et comédienne. Elle qui a osé la douceur pour parler de l'état du monde aimerait que cela soit une note d'espoir pour l'avenir, notamment pour les arts de la scène. En raison de la pandémie, sa précédente première pour « Outrage au public » de Peter Handke a été annulée en mars 2020, puis plusieurs fois reportée avant de pouvoir être remontée. Pour Émilie Charriot, l'annonce de la fermeture des théâtres a été très violente comme elle l'a été pour tous les créateurs-trices et les soubresauts suivants l'ont épuisée. Elle a pu néanmoins poursuivre son travail de recherche en préparant « Vocation » avec ses deux comédiens et comédienne. « Le théâtre est un appel, d'où l'idée de « Vocation », mais c'est avant tout pour moi un endroit où exister ».

Concrètement représenté par la scène, ce lieu d'existence est donc aussi celui de la recherche pour beaucoup de créateurs-trices des arts vivants. D'où l'idée des projets de transformations et des bourses de recherche et de développement, proposée par plusieurs cantons – dont le canton de Vaud (voir

ci-dessous l'interview de la Conseillère d'Etat vaudoise chargée de la culture Cesla Amarelle) dans la droite ligne du dernier message confédéral d'encouragement à la culture qui souligne : « Il n'y a encore que trop peu de possibilités de financer des recherches approfondies en vue de nouvelles œuvres ou des répétitions pour reprendre des œuvres à succès. »

La chorégraphe Jasmine Morand en est convaincue, il faut développer l'aspect recherche dans le soutien aux artistes. Elle-même a bénéficié d'une bourse de recherche du canton de Vaud et s'en réjouit. « Ce souci de recherche était sous-jacent avant la pandémie. Les artistes ont besoin de pouvoir sortir des sentiers de la productivité à tout prix et avoir du temps pour pouvoir mieux nourrir leur créativité. » Ce n'est pas le comédien Antonio Troilo qui démentira. Lui aussi bénéficiaire d'une bourse, il souhaite créer une partition personnelle. « J'aimerais construire ma propre boîte à idée dans laquelle je pourrais aller piocher pour mettre au jour mon univers. Je me fixe un mois environ pour y parvenir. Je dois en faire un rapport en fin d'année. Ce que je trouve normal car comme tout citoyen soutenu par l'Etat, je me sens redevable de l'aide que l'on m'accorde. »

### DONNER DU TEMPS ET DE L'ARGENT

Dans le canton de Vaud, sur les 65 millions de francs cofinancés depuis le printemps 2020 avec Berne, 6 millions sont destinés à l'octroi de plusieurs centaines de bourses de recherche et de développement. Interview de Cesla Amarelle, Conseillère d'État, Cheffe du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture du Canton de Vaud.

#### Comment est née l'idée de ces bourses de recherches ?

Au cours du deuxième confinement, j'ai eu l'occasion d'entrer en dialogue avec de nombreux acteurs et actrices culturel-le-s du canton qui ont pu me décrire leur situation au quotidien. Avec mes équipes, nous avons décidé de mettre en place ces mesures de soutien qui s'adressaient directement à des artistes qui passent un peu entre les mailles du filet. Il faut se rappeler que les secondes mesures de soutien destinées au monde de la culture et élaborées par la Confédération étaient prioritairement consacrées aux entreprises culturelles : ce sont elles les principales pourvoyeuses d'emploi dans la culture et elles jouent un rôle prépondérant dans le tissu culturel du pays. Les acteurs et actrices culturel-le-s pouvaient adresser des demandes à une structure dédiée (Suisseculture Sociale).

#### Comment en avez-vous pensé les critères ?

Il s'agit de critères à la fois simples et objectifs. Les personnes qui ont déposé leur demande devaient justifier leur activité artistique comme étant leur principale source de revenu et prouver qu'elles résidaient dans le canton. Le but de ces bourses consiste vraiment à soutenir leur activité et leur statut d'artiste dans cette période très dure pour la culture. Il s'agit d'une mesure qui vise à soutenir les actrices et acteurs culturels de manière à ce qu'ils puissent continuer à développer leur recherche artistique et travailler dans leur domaine de compétences afin que leur carrière ne soit pas trop péjorée par la crise sanitaire et économique. Nous avons pu ainsi soutenir près de 500 artistes dans ce moment difficile.

#### Avez-vous observé ce qui se passait dans d'autres cantons ?

Tout s'est fait très rapidement. Nous avons évidemment gardé un œil sur les pratiques développées par les autres cantons à l'instar de Zurich qui a mis en place un salaire forfaitaire pour un trimestre (cf. article sur le RBI culturel en page 6) ou le Valais qui a lui aussi mis en place en un temps record des mesures d'aide ciblées destinées aux acteurs et actrices culturel-le-s.

#### Et comment avez-vous différencié les projets de transformation ?

Le soutien aux projets de transformation fait partie des mesures développées par la Confédération et les cantons de manière paritaire. Ce soutien aux projets de transformation s'adresse exclusivement aux entreprises culturelles afin de soutenir des projets futurs, contrairement aux indemnités qui couvrent les pertes subies liées aux restrictions motivées par la situation sanitaire. Il ne s'agit donc pas du tout des mêmes soutiens. Les projets de transformation doivent permettre aux entreprises culturelles d'adapter leurs activités aux nouvelles circonstances liées à l'épidémie de COVID-19 afin d'assurer leur pérennité. L'objectif de ce dispositif est d'accompagner les entreprises culturelles qui s'adaptent et se réorientent selon deux principes : la réorientation structurelle des entreprises et le gain de public (reconquête ou acquisition de nouveaux publics). ■

Par Corinne Jaquier

Images par ZHdK/Chanel Liang, Imma Caretta, Andrea Ammann

### EN CHIFFRES

La culture fait l'objet de mesures particulières de la part de la Confédération. Elles viennent s'ajouter aux aides accordées au secteur économique en général – allocations pour perte de gain (APG) et réduction de l'horaire de travail (RHT) essentiellement. L'année dernière quelque 280 millions ont été répartis entre les cantons qui sont eux astreints de traiter les demandes de soutien des acteurs-trices et organisations culturel-le-s de leur canton, empêché-e-s de travailler en raison du Coronavirus en contribuant à raison d'un franc pour chaque franc attribué par Berne. 130 millions s'y ajoutent pour 2021. ■



# POURQUOI LES ARTS VISUELS TRAVERSENT UNE ÉPOQUE JOYEUSE

OU LA CRISE ACTUELLE CONTIENT-ELLE

EN GERME UN ESPOIR DE CHANGEMENTS ?

Le monde des arts visuels et son économie sont, aujourd'hui, globalement empêchés. Quelles conséquences en termes de processus de création, de visibilité des œuvres, de relations entre l'art et ses publics, et de financement de ses acteurs·trices ? Est-ce remédiable ? Et comment ?

## LA SITUATION PARTICULIÈRE DES ARTS VISUELS

**LE** monde des arts visuels présente des spécificités structurelles : une exposition dure parfois plusieurs mois quand un spectacle est joué durant une semaine. Et si de rares lieux ont échappé aux annulations durant cette dernière année, le report d'expositions en raison de plusieurs fermetures forcées a créé l'effet d'embouteillage actuel et ses impacts à long terme sur la vie et l'économie de l'art.

Bien-sûr, selon David Lemaire, directeur du Musée des Beaux-arts de la Chaux-de-Fonds, il existe une différence entre l'impact de la crise

actuelle sur les créateurs·trices indépendant·e·s *versus* sur les salarié·e·s des institutions fonctionnalisées qui ont pu préserver les bases de leur travail. Et comme le rappelle Florence Proton, présidente de Visarte Valais : en Suisse les arts visuels constituent un secteur non salarié : les artistes, contrairement au secteur des arts vivants, ne sont pas rémunéré·e·s pour la partie production de leur travail, devant compter sur leurs ventes pour vivre, ce qui est un leurre.

Pour David Lemaire, il est aussi difficile pour un·e plasticien·ne de prouver son manque à gagner sur cette dernière année d'isolement forcée car ils et

elles ne peuvent pas évaluer ce qui aurait été vendu en temps normal. Selon Michael Kinzer, chef du Service de la culture à Lausanne, l'engorgement que subissent les arts visuels est en effet le plus complexe à gérer peut-être parce que l'implication publique y est moins thématifiée ou sollicitée déjà d'ordinaire que dans les arts de la scène. De plus, tout un pan du financement de l'art par la vente d'œuvres répond à une réalité difficilement cernable pour les collectivités publiques.

Un changement de paradigme est alors nécessaire aujourd'hui. Selon Florence Proton, contrairement au milieu du théâtre, les artistes visuel·le·s sont très peu en relation entre elles et eux, sauf au moment des vernissages, et ont moins l'habitude de s'organiser collectivement. Et pour Michael Kinzer, il ne faut pas se reposer sur l'image romantique et libertaire de l'artiste qui ne correspond plus aux réalités contemporaines : être artiste est devenu un métier complexe au sein d'un système souvent très libéral, et les artistes, livré·e·s à elles et eux-mêmes portent seul·e·s une lourde responsabilité entrepreneuriale et financière alors que leur travail devrait être essentiellement créatif. Pour ces raisons, l'association Visarte qui défend les droits des artistes, architectes et curateurs·trices, opère dans plusieurs cantons des changements depuis plus de deux ans vers une direction syndicale.

## LE RÔLE DE CATALYSEUR DE LA « CRISE DU COVID »

Selon Michael Kinzer, la crise actuelle révèle la grande fragilité du secteur culturel alors qu'il constitue une réelle nécessité pour une société qui ne le perçoit pas toujours. Cette fragilité a été thématifiée heureusement rapidement, ce qui a permis une prise de conscience et un soutien public. Restent une très grande précarité et des financements insuffisants ; l'un des défis majeurs étant celui de la solidarité et de la cohésion par une compréhension mutuelle plus fluide et une répartition financière équitable.

Ce renforcement des fragilisations et de la fragmentation professionnelle et sociale semble aussi agir comme un catalyseur pour des changements inespérés : on aurait à la fois gagné une prise de conscience plus généralisée de la condition et de la lutte quotidienne des créateurs·trices et une plus grande cohésion entre elles et eux, d'après Sylvie Wozniak, artiste et présidente de Visarte Genève.

C'est que, selon Hélène Mariéthoz, secrétaire du même organisme et curatrice d'expositions, la crise du COVID-19 a mis à jour toutes les problématiques structurelles dont les collectifs genevois G.A.R.A.GE, RosabruX, Lab-of-arts et elle-même avaient commencé l'analyse il y a 2 ans, concluant déjà que, pour que les artistes puissent bénéficier d'une protection sociale, payer leurs charges et être autonomes, ils et elles doivent être rémunéré·e·s – l'autre solution étant un revenu universel. Mais les projets annulés de cette année montrent que la rémunération n'est pas suffisante : le travail réalisé par les artistes doit être vu. D'où la nécessité de trouver des formes alternatives de diffusion, par exemple en investissant l'espace public.

Images par ZHdK/Linda Bachmann, Lucienne Chrétien, Gianluca Flüttsch



Une version plus longue est disponible en ligne :



## ALTERNATIVES ET NOUVELLES FORMES

### (OU POURQUOI NOUS VIVONS UNE ÉPOQUE JOYEUSE)

Pour Florence Proton, le confinement, la solitude et le télétravail n'ont pas changé la vie des artistes mais l'arrêt forcé a permis de réfléchir et de rebattre les cartes. Nous vivons une période foisonnante dans la création et la réflexion : nombre de propositions récentes redonnent vie aux œuvres et désengorgent le marché ; mettent en relation les artistes ou font collaborer différents domaines de manière inédite, et ils doivent se multiplier.

Une résidence est née au Musée des Beaux-arts de la Chaux-de-Fonds favorisant la création des artistes tant que leurs relations avec le public étaient entravées – avec, aujourd'hui, une pérennisation possible. Durant l'été passé, la Ferme Asile mettait son espace – déserté par les festivals annulés – à disposition des étudiant·e·s de l'EDHEA, renforçant du même coup leurs liens institutionnels. Quant à Marie-Christine Gailloud-Matthieu, elle a mis sur pieds à *Valentin 61*, dans son cabinet lausannois, un fonds de soutien et deux mises en ventes – physiques et sur instagram – qui ont permis à 70 artistes de travailler, de montrer leurs œuvres, de rencontrer des collectionneurs·euses et de se rencontrer entre elles et eux grâce à un accrochage continu quand tous les musées étaient fermés – observant alors pour sa part une réelle solidarité entre les artistes invité·e·s.

## POUR UNE « BIODIVERSITÉ DE L'ART »

Et après la crise ? D'abord, beaucoup en appellent à la pérennisation des initiatives et des soutiens publics mis en place cette dernière année. Ensuite, consolidons nos liens et prenons soin de notre communauté : pour David Lemaire, il faut opter pour les circuits courts dans l'art comme dans la vie et plutôt que de se focaliser sur les grands centres, ouvrir les yeux sur la valeur de la création locale pour favoriser la biodiversité de l'art et ses interactions joyeuses ! Pour Anne Jean-Richard Largey, ce sont en effet les institutions culturelles qui peuvent et doivent accompagner les publics dans leurs réflexions sur l'importance du rôle de l'art dans la société et les faire ainsi se rapprocher des artistes en vue d'une prise de conscience collective des enjeux au sein de ce monde de l'art auquel nous appartenons toutes et tous. ■

Par Clotilde Wuthrich

# CAPTER L'ÉPHÉMÈRE,

## UNE VOIE POUR LES ARTS VIVANTS ?

Théâtres fermés ou à la jauge limitée, spectateurs·trices confiné·e·s, la captation de spectacles et leur diffusion numérique ou télévisuelle aide-t-elle à la survie des arts vivants ? Réponse nuancée avec les protagonistes des deux disciplines, arts vivants et cinéma.

L'art vivant peut-il être capturé par une caméra et conserver sa force vitale ou, comme un animal mis en cage, perd-il de sa superbe ? Pour Sandra Gaudin, autrice, comédienne, metteuse en scène, il n'y a pas de doute, un spectacle y perd si on ne le retravaille pas spécialement pour la caméra. Pour que l'image ne soit pas plate et que le plateau n'avale pas les comédien·ne·s et leurs voix, la technique doit être au service du théâtre et non pas le contraire. Destinées à des spectateurs·trices privé·e·s d'art vivant pendant de long mois, les captations online se sont pourtant multipliées. La musique actuelle ne s'en sort pas si mal, grâce à la longue habitude du clip et malgré un son péjoré sur les tablettes ou les smartphones. La musique classique aussi qui a pu faire jouer des musicien·ne·s qui sans cela risquaient de perdre leur virtuosité. Quant à la danse, qui utilise la vidéo et les nouvelles technologies depuis longtemps sur le plateau, ses qualités graphiques ont facilité sa diffusion. Pour le théâtre, la captation est plus complexe. Si la Comédie Française offre chaque semaine depuis novembre 2020, une nouvelle prestation en ligne avec son « théâtre à table », ce genre de propositions, malgré quelques tentatives, est moins évident en Suisse romande.

### OUTIL DE TRANSMISSION À TRANSFORMER

Pour Sandra Gaudin dont le dernier spectacle « Le Balcon » adapté de Jean Genet, n'a été joué que devant quelques professionnel·le·s – comme plusieurs

créations romandes – la captation d'une pièce de théâtre est d'abord une question de trace à laisser dans la mémoire culturelle. « La captation des spectacles participe de cette inscription mémorielle du théâtre, mais elle montre très vite ses limites. Passer de la 3D à la 2D est frustrant. La captation est toujours décevante par rapport à l'original. » Selon elle, pour passer de la scène à l'écran de manière efficiente, il faut aller au-delà de la captation traditionnelle. Elle a même le projet de créer une méthode transmissible et reproductible à toutes les compagnies afin de permettre aux autres œuvres d'arts scéniques de franchir de manière intéressante la barrière de la 2D. Si elle n'a pas pu obtenir les fonds pour le réaliser en le proposant comme un projet de transformation, elle ne renonce pas et reste convaincue que pour être bien capté, l'art vivant doit bénéficier d'une vision plus cinématographique. « Pour qu'une spectatrice ou un spectateur adhère à la proposition théâtrale, plusieurs facteurs sont nécessaires : la bonne volonté de croire à la proposition, la disponibilité, le non-jugement. Pour que le processus d'adhésion ait lieu avec le théâtre filmé, il est nécessaire de recréer un scénario qui permette ces émotions, en travaillant sur la proximité, l'intimité que nous perdons avec l'écran. » Même pour les féru·e·s de nouvelles technologies comme la chorégraphe Nicole Seiler, l'art vivant reste essentiel : « aller au théâtre est un vrai acte sérieux pour faire référence à l'un de mes spectacles. Je me sens vivante avec d'autres vivants. Il y a une énergie particulière qui ne peut être remplacée. »

« LA CAPTATION DES SPECTACLES PARTICIPE DE CETTE INSCRIPTION MÉMORIELLE DU THÉÂTRE, MAIS ELLE MONTRE TRÈS VITE SES LIMITES »

### OUTIL DE TRANSMISSION À TRANSFORMER

La captation d'un spectacle est donc d'abord un outil de transmission pour les programmateur·trices, mais la période offre la possibilité aux réalisateur·trices et aux metteurs et metteuses en scène de travailler plus étroitement ensemble et de se questionner sur la restitution filmique et télévisuelle d'une expérience théâtrale. Initié par la SSA (Société Suisse des Auteurs) et l'unité Culture de la RTS (Radio Télévision Suisse) le projet « De la scène à l'écran » est dans la cible (voir encadré). Qui de mieux que l'auteur de théâtre, scénariste et réalisateur Antoine Jaccoud pour en parler ? Sa pièce « Le sexe c'est dégoûtant », mise en scène de Matthias Urban, et créée à la Grange de Dorigny en janvier 2020, a été choisie pour être diffusée par la RTS. « Je trouve super qu'il y ait des vases communicants entre la scène théâtrale et la scène audiovisuelle. Cela reste une captation améliorée pour la montrer au public. Elle demande beaucoup d'ingéniosité et de créativité pour les réalisateurs avec le petit budget proposé. » En l'occurrence, Pierre-Yves Borgeaud qui a lui-même proposé le projet. « La caméra permet de se libérer du quatrième mur, rappelle-t-il, alors j'ai

choisi de mettre le spectacle dans de vrais murs. J'ai enlevé tout ce qui était théâtral pour ne garder que le texte dit par des comédiens qui ont adapté leur jeu. »

A la RTS, si on n'envisage pas d'ouvrir une plateforme de type Culturebox réservée à l'expression télévisuelle des arts vivants, on a malgré tout tendu une (petite) perche supplémentaire aux artistes depuis début mai 2021. « Nous avons lancé *De scène en scène* avec la Fondation Leenards pour soutenir les artistes touché·e·s par la crise du COVID-19. Il y a 70% de nouvelles captations et 30% d'archives qui passeront soit à la radio, soit à la télévision. C'est arrivé un peu tard, mais la RTS est une grosse machine à mettre en route et moi-même, je suis en place depuis peu », explique Laurent Nègre, chef de l'unité Culture de la RTS. « Cependant, ma porte est ouverte aux artistes et à leurs propositions. » précise-t-il.

À Antoine Jaccoud le mot de la fin car malgré son amour du cinéma, il reste un fervent défenseur des arts vivants sur scène. Il ne s'abonnerait pas à une chaîne numérique qui offrirait des captations d'art vivant à longueur de journée : « c'est tellement mutilant. Il y a des limites à ce que l'on peut absorber dans ce format ! »

Par Corinne Jaquière

Images: « Le sexe c'est dégoûtant » © Céline Michel

### « DE LA SCÈNE À L'ÉCRAN » ET « DE SCÈNE EN SCÈNE »

L'initiative « De la scène à l'écran » a été lancée en 2019 et regroupe l'unité Culture de la RTS, la Société Suisse des Auteurs (SSA), la Fondation Culturelle Suissimage, l'Association Romande de la Production Audiovisuelle (AROPA) et la Fondation Leenards. Elle vise à soutenir la production et la diffusion audiovisuelles qui intègrent la captation de spectacles vivants représentés sur les scènes en Suisse.

Deux « saisons » ont déjà eu lieu et dix lauréat·e·s ont pu bénéficier des compétences et du talent de différents réalisateurs et réalisatrices. Une troisième saison devrait être ouverte cet été. D'autre part, la RTS s'engage, aussi avec le soutien de la Fondation Leenards, à encourager les arts de la scène, particulièrement touchés par la crise du COVID-19. À l'enseigne de « De scène en scène », une quinzaine

de spectacles issus de la Suisse romande seront captés et diffusés sur Play RTS ou en radio sur La Première.

Renseignements auprès des quatre organisations membres.

[www.ssa.ch](http://www.ssa.ch), [www.rts.ch](http://www.rts.ch),  
[www.aropa.ch](http://www.aropa.ch),  
[www.suisseimage.ch](http://www.suisseimage.ch)

# ANDARE

Rencontre avec Rolando Bassetti, directeur du CACY, Centre d'Art Contemporain d'Yverdon-les-Bains.

# AVANTI

**D**ans la cuisine lausannoise du directeur du CACY, une affiche Belle Époque attire l'œil. «Lugano, grand hôtel, Métropole & Monopole», vision d'une période flamboyante, avant la grande bascule vers le tourisme de masse.

Rolando Bassetti se passionne pour ces périodes charnières. Pas un hasard si dans ses années d'école, des personnages comme Elisabeth Vigée Le Brun, incarnant tout à la fois la splendeur et décadence de Versailles, ou encore Schiele et sa Vienne entre deux mondes, l'aient inspiré. «Des époques qui dansent au bord du précipice, ça m'a toujours intéressé.» Le *Zeitgeist*, tête de proue de ses prédilections.

Rolando Bassetti grandit au Tessin. Petit, vous l'auriez peut-être croisé en train de contempler cette fresque du peintre Bernardino Luini, disciple du père de la Toconde, qui anime l'église di Santa Maria degli

il va réussir à maintenir cet équilibre si précieux entre l'importance de garder la spontanéité du ressenti, tout en considérant ce qui a priori semble loin de ses goûts. «En creusant, tu apprends à aimer.»

Étudier c'est bien, le principe de réalité aussi. Rolando Bassetti éprouve le besoin d'expériences concrètes sur le terrain. Il commencera par faire du gardiennage à la galerie d'art contemporain DWLV à Vevey. Emmené régulièrement dans les ateliers d'artistes par les galéristes d'alors, il aime ce contact avec les créateurs-trices; écouter, questionner, suivre le processus créatif.

Puis, ce sera la rencontre fondamentale avec Nelly L'Eplattenier, galeriste légendaire de la place de Lausanne. Souvenir intact de la première vente qu'il fera un jeudi après-midi, alors qu'il était supposé ne faire que le gardiennage. Cet événement lui apprend le goût du commerce.

de Catherine Niederhauser qui l'invite à l'épauler dans son cabinet d'expertise lausannois. Le monde des salles des ventes s'ouvre à lui, au même moment, il rencontre la photographe Shannon Guerrico et l'historienne de l'art Marie-Noëlle Mettrau-Jomini. Avec elles, il va se lancer dans l'aventure de la galerie Forma qui reprend les locaux de «feu» la galerie Nelly L'Eplattenier. Passage de témoin amical, innovant et fertile. Nous sommes en 2013, il a 35 ans.

Aujourd'hui, Forma s'est déplacée rue Côtes-de-Montbenon, toujours dans ce quartier du Flon. Parallèlement, Rolando Bassetti est engagé au Musée Jenisch à Vevey, il s'occupe de la communication digitale et des réseaux sociaux. Travailler au sein d'une institution publique actionne une réflexion qui le mènera quelques années plus tard à postuler au CACY à Yverdon-les-Bains. D'emblée, il apprécie la

## « DES ÉPOQUES QUI DANSENT AU BORD DU PRÉCIPICE, ÇA M'A TOUJOURS INTÉRESSÉ »

Angioli à Lugano, une passion spectaculaire du début du XVI<sup>e</sup> décrite avec détail et expressivité.

Histoire et art, deux disciplines insufflant à Rolando une vocation construite au fil de rencontres, d'affinités, de «oui» ouverts et curieux. *Chain reaction* ou cercle vertueux. Pendant ces années de formation, école, *liceo* puis l'Université de Lausanne en Lettres,

Dans la foulée, juste avant le début de la naissance du bouillonnant Quartier des bains, il se retrouve à Genève assistant un collectionneur-galeriste féru de foires d'art internationales. Encore une fois, la palette du monde de l'art se renforce et s'enrichit.

Après quelques stages, (Mudac, Musée de l'Élysée), le *laureato* en Lettres, fait la connaissance

dimension du lieu, sa dynamique et la mue opérée par sa prédécesseuse, Karin Tissot qui a réussi à métamorphoser la Galerie de l'Hôtel de ville en centre d'art contemporain.

Choisi pour le poste début 2020, Rolando Bassetti vit une entrée en fonction inédite, synchronisée avec la première vague de la pandémie. Vite dans le bain, des décisions doivent être prises rapidement.

Prolonge-t-on les expositions? Les déplace-t-on? Une vision qui doit s'ajuster en permanence, géométrie variable des projets sur lit d'injonctions fédérales usantes telles que «Milieux culturels, réinventez-vous.»

Au final, pas d'embouteillage d'expos pour le CACY, plutôt des aménagements et des rocares, il faut aller de l'avant, maintenant, arrêter de

repousser sinon il n'y a plus de projets.

Après «Rock me baby», place à la toute première exposition signée du directeur. «Supernature», une exposition collective autour d'une question incontournable aujourd'hui, l'écologie. Rolando Bassetti n'est pas un moralisateur encore moins un donneur de leçon, il propose un parcours comme *una passeggiata*

parmi des oeuvres – la plupart produites pour l'événement – exprimant une nature merveilleuse, menaçante, vénéneuse, étrange ou encore inspirante. «Will there be a happy end now that all depends on you» comme dit la chanson de Cerrone qui a donné le titre à l'exposition. ■

Par Florence Grivel

Portrait : ©Anne-Laure Lechat



# DISPONIBLES DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES



Images par ZheK/ana Liebe, Flor Kammermayer, Maria Peskna

# HARCÈLEMENT:

Blagues sexistes, gestes déplacés, propositions sexuelles, intimidations ou humiliations... Dans les milieux des arts de la scène en Suisse romande, les récits de harcèlement circulent discrètement, comme des secrets de famille. Pourtant, peu de cas ont été dénoncés publiquement ou devant les tribunaux.

« Ne reste jamais seul-e-x avec ce metteur en scène! »; « Ce chorégraphe a déjà invité plusieurs danseuses dans sa chambre d'hôtel... », « Il m'a dit: si tu couches pas, tu seras jamais bookée nulle part. Quand j'ai refusé, il m'a rabaissée devant les mecs du groupe. »

La culture s'enorgueillit souvent d'être plus ouverte ou progressiste que d'autres milieux, mais les chiffres reflètent d'autres réalités. Fin 2020, une étude menée pour SzeneSchweiz ScèneSuisse, l'Association suisse des artistes de la scène, a révélé que 79% de ses membres avaient subi au moins une agression sexuelle au travail au cours des deux dernières années. 69% des réponses émanaient de femmes.

Le sexisme démarre dès l'adolescence. « Dès que tu as 13 ans et des seins, tu es sexualisée. On te pro-

Dans la danse, où la corporalité est centrale, la frontière entre travail et abus peut être parfois tenue. « Sur les plateaux, il y a une forme de proximité. Difficile de prouver que certains gestes sont du harcèlement ou non » explique une danseuse genevoise. Pour Patrick de Rham, directeur de l'Arsenic à Lausanne, « La danse et le théâtre sont des endroits où il y a un grand laisser-aller sur ces questions. Les relations de pouvoir se mélangent trop souvent avec des relations plus personnelles ou intimes. »

La soumission au professeur ou au chorégraphe intervient dès le plus jeune âge. « J'avais 18 ans, je dansais à l'opéra de Berlin. Un prestigieux chorégraphe propose de me donner un rôle dans son spectacle, et m'invite au restaurant avant de me proposer avec insistance de l'accompagner dans sa chambre. », se souvient une autre danseuse. « J'ai réussi à lui dire non, malgré

# SILENCE SUR SCÈNE

sous le manteau, entre interprètes. Le nom d'un célèbre chorégraphe et danseur est dans tous les esprits, mais personne ne souhaite le nommer publiquement. Les directions d'institutions se trouvent confrontées à un dilemme: faut-il refuser de programmer des personnes sur lesquelles circulent des rumeurs, alors qu'aucune plainte ou accusation formelle n'a été déposée? Certaines directions ont leur propre « liste noire », d'autres refusent de fonder leurs choix artistiques sur ces rumeurs.

Peut-on pour autant dire que rien ne bouge? « Il y a actuellement un moment #MeToo, mais à la Suisse. Par des petites initiatives, qui en réalité ne sont pas si petites, par des prises de consciences institutionnelles, par des petites décisions en apparence assez peu révolutionnaires, les choses sont en train de bouger de manière vraiment significative. En trois ans, c'est le jour et la nuit! » affirme Patrick Mangold. Ce conseiller juridique spécialisé en droit du travail est à la fois avocat et danseur. Il est régulièrement sollicité pour dispenser des formations sur les questions de harcèlement sexuel, et intervient désormais dans le cursus danse et théâtre à la Manufacture.

Pour la jeune génération qui a grandi avec le mouvement #MeToo et a participé à la grève du 14 juin 2019, la parole s'est déjà libérée. Peu de cas de harcèlement sexuel remontent jusqu'aux oreilles du Syndicat Suisse Romand du Spectacle, reconnaît la Secrétaire générale Anne Papilloud. « Ce sont surtout les jeunes générations qui se mobilisent actuellement. Le mode d'action est différent et passe souvent par des campagnes sur les réseaux sociaux. »

Le digital, c'est le medium choisi par un nouveau collectif d'artistes basé-e-x-s dans les cantons de Vaud et Genève, qui s'est formé suite à une étude sur le bien-être au travail. Onze personnes travaillent bénévolement au développement d'un site et d'un compte

reproduire les schémas abusifs que nous avons pu subir pendant nos éducations artistiques et/ou dans le milieu du travail quand nous devenons employeur-euse-x-s. » Grâce aux communautés virtuelles, les jeunes artistes et interprètes osent davantage dénoncer des actes car ils et elles savent que leur histoire n'est pas un cas isolé.

Les actions de ce groupe sont également politiques, au sens plus classique du terme: « Des discussions avec la Ville de Lausanne et le canton de Vaud sont en cours depuis 2020, pour conditionner l'octroi des subventions. A Genève, un travail politique est activement en train de se développer en collaboration avec un assistant parlementaire. »

Les changements se passent aussi à des niveaux institutionnels. A Genève, les directions de plusieurs théâtres s'étaient rassemblés début 2020 pour élaborer une charte commune. La pandémie a mis ces travaux collectifs en pause mais plusieurs institutions avancent de manière individuelle sur leur propre Charte. A Lausanne, l'Arsenic s'est doté d'une « charte de bonnes pratiques, de prévention et de sanctions du harcèlement et de la discrimination entre l'Arsenic, les compagnies et les associations accueillies » ainsi que d'une personne de confiance en entreprise (PCE), externe à l'institution. Son directeur, Patrick de Rham, explique: « Cette personne peut être saisie par toute personne qui travaille à l'Arsenic, y compris les employé-e-x-s des compagnies, des associations ou des bénévoles. La rémunération de la PCE est assurée par l'Arsenic, mais nous ne savons pas qui prend contact ni pour quel motif. Nous recevons juste les factures. » Un modèle qui fait des émules dans d'autres structures romandes.

L'existence de ces chartes et personnes de confiance peut-elle changer les choses? Pour Lola Nada, fondatrice de « Inouïe », une agence de booking qui travaille principalement avec des femmes artistes et des personnes queer, l'impact est réel « Si l'on parle

## « J'AI RÉUSSI À LUI DIRE NON, MALGRÉ LA PEUR DE PERDRE LE RÔLE »

pose de coucher pour démarrer ta carrière. » explique Cecilia Mendoza, journaliste à la RTS qui a consacré une longue enquête au harcèlement dans les musiques actuelles. Les postes de pouvoir, de la production à la programmation, sont principalement occupés par des hommes. « Dans certains milieux, les blagues misogynes sont constantes, et si tu réagis on te dit que tu es chiant, on te traite d'hystérique. » détaille-t-elle après avoir lancé un appel à témoignages auprès de musiciennes, chanteuses et songwriteruses.

la peur de perdre le rôle. » Pourquoi ne pas l'avoir raconté sur le moment? « Vu que j'avais dit non et qu'il ne s'était finalement rien passé, je n'ai pas pensé à le faire. Aujourd'hui, je me dis que j'aurais dû aller le dénoncer immédiatement à la direction. »

La loi du silence a longtemps été la norme. Le milieu culturel en Suisse romande est un petit milieu. Dénoncer ouvertement une personne qui aurait commis des actes de harcèlement, c'est courir le risque de voir sa carrière s'interrompre. Alors les récits circulent

Instagram qui seront publiés prochainement. Leurs objectifs? « Rendre visible la parole des personnes qui ont subi des discriminations et/ou harcèlement dans le milieu des arts vivants de Suisse romande en récoltant des témoignages. » Donner à entendre ces histoires est le premier acte militant pour « développer la conscience collective concernant les abus de pouvoirs qui peuvent aussi avoir lieu dans la culture et les arts. Le progressisme apparent de ces milieux n'empêche pas les mécanismes patriarcaux d'être très actifs. Il s'agit d'éviter de

de harcèlement comme quelque chose qui ne sera pas toléré dans une structure, tu te sens beaucoup plus légitime de dénoncer les choses. » Faire que chaque personne se sente à sa place, légitime et écoutée est la clef pour désamorcer les mécanismes du silence autour du harcèlement sexuel. ☐



# L'ART EST LA MANIÈRE D'ÊTRE AU MONDE

En ces temps de bouleversements liés à la pandémie, l'incertitude a envahi notre quotidien, précarisant nos liens sociaux, émoussant nos projets d'avenir et perturbant la fluidité de nos routines et de nos rites, jusqu'à nos rythmes biologiques les plus intimes qui régulent plusieurs de nos fonctions vitales. Mais qu'est-ce qui confère à l'activité onirique, et par extension notre rapport à l'art, toute son importance dans la prévention des maladies et le maintien de la santé ?

## « RENOUER L'ART AVEC SON POTENTIEL DE MÉTAMORPHOSES ET SA TRADITION CATHARTIQUE EN L'INTÉGRANT DANS NOS POLITIQUES DE SOINS »

Il y a un rêve que je caresse depuis longtemps lors de certaines de mes consultations et où je m'imaginais tendre à mes patients une ordonnance sur laquelle il serait prescrit : visites au musée, 1x/semaine durant 3 mois, ou alors, représentations théâtrales en matinée, après le petit-déjeuner, 1x/semaine durant 6 mois. Telle que la définit l'OMS, la santé est « un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité ». Cette définition, pensée au sortir de la deuxième guerre mondiale et entrée en vigueur en 1948, n'a pas été modifiée depuis. Le « bien-être », quel mot déconcertant, voir curieux et un brin inattendu, il pourrait être un ordre, une revendication, ou peut-être même un slogan. En 2017, le « bien-être » fait son entrée dans la Déclaration de Genève qui est une adaptation du serment d'Hippocrate aux exigences contemporaines. Mais toujours pas de consensus sur ce terme qui continue à défier les experts, y compris les scientifiques et les politiques.

### L'IMAGINAIRE, PARTI ESSENTIELLE DE NOTRE ÉQUILIBRE

Pour le professeur Sami Ali, auteur de la psychosomatique relationnelle<sup>1</sup> selon laquelle la dimension corporelle d'un sujet et son âme sont une unité indissociable, ce qui est somatique est psychique et ce qui est psychique est somatique. La relation du sujet avec ses rêves et ses équivalents diurnes comme les fantasmes, les rêveries, le jeu et la créativité, est essentielle pour appréhender les pathologies qui touchent le corps. L'activité onirique ne se réduit pas selon lui, comme dans la théorie freudienne, à un gardien du sommeil ou à l'expression déguisé d'un désir, mais c'est son absence qui mènerait

aux pathologies de l'adaptation. Celles où le sujet niant sa subjectivité, car soumis à des exigences sociales fortes et à une rupture de son unité, se retrouve emprisonné dans *le banal*<sup>2</sup> et dans des situations d'impasse.

### LE POUVOIR TRANSCENDANT DE LA CRÉATION

Il me vient en mémoire une représentation théâtrale à laquelle j'avais assisté au Théâtre Kléber-Méleau à Lausanne. Dans sa lecture d'« Amour et Psyché » de Molière, le metteur en scène Omar Porras avait déroulé en ellipse le temps à travers l'histoire du théâtre : l'immobilité expressive du théâtre Nô, la géométrie chaloupée du Kathakali, les interpellations quasi harcelantes du chœur grec, la chorégraphie robuste des danses tribales, le pas précieux un brin hautin du libertin de Versailles. Et à travers toutes ces réalités et tous ces mythes faisant partie de notre patrimoine, les corps des acteurs accrochés à de savants engrenages de poulies invisibles, montaient dans les airs puis au gré de l'histoire, chutaient au ras de la scène ; ces mouvements surprenants entraînaient avec eux le souffle des spectateurs envoutés par ce rêve éveillé. Mais l'enchantement ne s'était pas arrêté là. En plein milieu du spectacle, les plombs du théâtre avaient sauté, plongeant toute l'assemblée dans l'obscurité la plus totale. Stupeur et incrédulité. Sortie des ténèbres, une voix-off très mécanique annonçait qu'il y avait malheureusement eu un problème technique, puis éclairé par une lampe de poche, un acteur fit son entrée balbutiant excuses et réassurance, mais en alexandrins. Durant toute cette scène, le spectateur n'avait cessé d'osciller entre la réalité et l'imaginaire. Et quand la « supercherie » fut dévoilée – ayant participé corps et âme à ce joyau de la

métaphore théâtrale, le spectateur s'est retrouvé submergé d'une joie l'inondant de bien-être. Tel peut être l'impact corporel du théâtre. Beaucoup d'autres expressions artistiques peuvent engendrer la même résonance.

### CULTURE EN CRISE

Il aura suffi durant l'hiver 2020 qu'une particule infinitésimale parcourt nos réalités pour que les portes des musées, des théâtres, et des cinémas se ferment d'un coup sec. Claque ! Seuls les biens (sic !) essentiels seront autorisés, nous a-t-on claironné. Quand est-ce que les arts ont passé la frontière du « non essentiel » ? je l'ignore. En fait, j'ignorais que les arts étaient un bien de consommation. Pourtant, cette réalité-là, Hannah Arendt nous l'avait décrite dans son ouvrage « La crise de la culture ». La société de consommation de masse en intégrant toutes les couches de la société, empêche selon l'auteure, les révolutions, l'art, et les pensées nouvelles, et de qui plus est, considère tout objet comme un produit de consommation. L'art n'échappe pas à cet asservissement en devenant une

psychologues, des ergothérapeutes, et des physiothérapeutes en approche corporelle, ont été prise d'assaut plus qu'à l'ordinaire – le manque des partenaires en soins que sont les artistes s'est fait pour ma part plus cruellement ressentir. On aurait pu avec leur aide, non seulement optimiser la gestion des crises psychiatriques aiguës, mais également proposer aux patients des soins plus pertinents. La COVID-19 aura aussi été révélateur d'une souffrance psychosociale longtemps refoulée, que la plupart des personnes ne pourront plus taire. En ayant arpenté depuis des décennies les salles de théâtres et de concerts de nos régions, ainsi que participé aux médiations et aux visites guidées de nos musées, je suis certaine que des projets de collaboration interdisciplinaires renouant avec le plaisir d'être vont germer et que même quelque part, ils sont déjà devenus des arbustes qu'on peut d'ores et déjà planter. ■

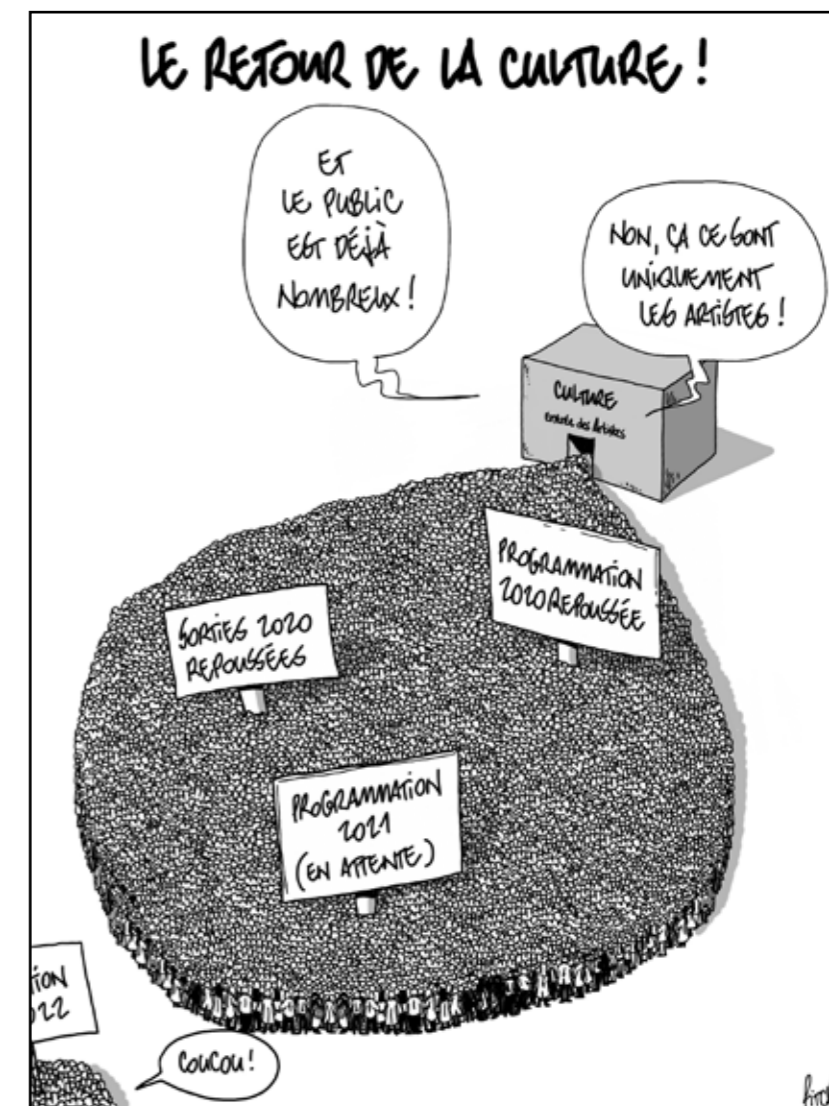
Par Dr. Shona Darekar, psychiatre

<sup>1</sup> Sami Ali, *Le Rêve et l'Affect. La psychosomatique relationnelle*. Paris : Psychologies des Interactions, éditions de l'Harmattan, 2016  
<sup>2</sup> Sami Ali, *Le Banal*. Paris : *Connaissance de l'Inconscient*, éditions Gallimard, 1980.

monnaie d'échange pour acquérir une position sociale, et ayant été estampillé d'une valeur marchande perd son pouvoir ancestral de nous interroger et de nous émouvoir. Pire, l'art se perd dans les méandres des produits nécessaires aux loisirs, c'est-à-dire à ce temps « libre » dans nos vies rythmés par le seul travail. Le virus de la COVID-19 a été un catalyseur de certains clivages de notre société, et le fait que nous considérons l'art comme un passe-temps et un divertissement fut une secousse qui résonne encore dans mon être.

### PANSER AVEC L'ART

Alors, comment réintégrer cette « force de la Nature » comme l'a baptisé Nietzsche, ce souffle de Dionysos dans son essence vitale ? Je pense que c'est en se rappelant de nos traditions culturelles qu'on pourra renouer l'art avec son potentiel de métamorphoses et l'une de ces manières est de veiller à la tradition cathartique de l'art en l'intégrant dans nos politiques de soins. Travaillant comme psychiatre au sein d'un cabinet de premier recours tout au long de cette crise sanitaire – où les consultations non seulement des psychiatres mais également des



# LA CULTURE EST UNE CUEILLETTE

« Une circonstance malicieuse est à l'œuvre. Rappelez-vous le cours des événements. En mars de l'an dernier survenait la suspension abrupte des activités culturelles en Suisse romande, de quoi consterner le public et ses observateurs médiatiques : la mère des catastrophes était advenue. Elle allait priver chacun de ses nutriments immatériels et du cotoiement social incomparable, à mi-distance de l'ordre intellectuel et de la mondanité, que leur avaient valu jusqu'alors les spectacles vivants, les expositions muséales et les concerts en tous genres.

Or voici que surgissent quinze ou seize mois plus tard, face au retour de ce que nous avons fini par définir comme la norme, des cogitations précisément renversées. J'en résume la ligne : que choisir aujourd'hui dans le memento ressuscité des lieux de théâtre et de cinéma, des galeries d'art et des musées patrimoniaux, des salles de musique et des tréteaux à performances ? Comment n'y rien rater mais tout applaudir en bredouillant sa gratitude aux comédiens, aux acteurs, aux peintres, aux graveurs, bref au monde dans sa gloire inventive et sa générosité si belle ?

Je médite sur ces questionnements. Ils me paraissent d'autant plus vifs que personne ne semble avoir fondamentalement péri depuis la suspension coronavirale évoquée tout à l'heure. Ni dans le microcosme culturel et d'autant moins, sans doute, au sein des foules d'ailleurs puissamment netflixées dans l'intervalle. Et même si de vives souffrances ont traversé le paysage et si certains de ses protagonistes sont restés sur le carreau, ou le resteront à moyen terme – exactement comme c'est ou sera le cas dans d'autres champs professionnels moins sacralisés s'étagant du petit commerce à la grande restauration.

À partir de là, tout un faisceau de raisonnements est concevable. Par exemple, on peut songer que tout amaigrissement de l'offre culturelle n'est pas forcément malvenu. Voyons d'abord ceux qui produisent cette offre et font nécessairement l'objet, sous l'empire d'une adversité sévère, d'une sélection sanctionnée par un résultat clair : ses survivants sont ceux qu'anime une flamme durable et sacrée.

Et voyons ensuite ceux qui consomment cette même offre. S'effondre-t-elle tout à coup ? Mais quelle chance ! Pouvoir enfin dresser le bilan comparatif de ses besoins réels et de ses addictions devenues machinales en la matière ! Et se questionner sur un mode renouvelé : par quoi suis-je vraiment intéressé sur les marchés environnants de la création ? qu'y prélevé-je ? ou me consolent-ils ? ou me distraient-ils ? mais de quoi ? Ainsi de suite.

On pourrait aussi plaider, *in fine*, pour une manière que j'estime admirable d'arpenter les scènes de l'art et de la culture : celle placée sous le signe de la cueillette et non du programme. Sur ce point je pense à François Roustang, mort en 2016, qui fut prêtre, philosophe, psychanalyste et finalement hypnothérapeute, en visant pour lui-même autant qu'autrui ce seul objectif cardinal : nous ajuster au fait d'être au monde. Nous laisser appartenir au vivant en préférant, je le cite, nous couler dans « le flot de la vie » au lieu de « vouloir maîtriser notre trajectoire ». Ne plus « nous regarder vivre », mais vivre.

D'où ceci : faut-il vivre la culture ou nous regarder la vivre ? Nous demander quel spectacle ou quelle exposition choisir dans le *maelström* renaissant de la culture en Suisse romande, ou juste y cueillir ce que le hasard et le bon vent nous en proposent ? La seconde hypothèse m'enchanté quand la première me pèse. Ah, balayer les mementos d'un œil flottant et savourer les choses par fragments, selon l'humeur !

Ce qui me rappelle une interview de Godard interrogé voici quelques années, par un chroniqueur de *Libération*, sur le thème d'un film diffusé quelques jours plus tôt. Deux ou trois pages de belle conversation croisée. Et tout à la fin de l'entretien, après que le journaliste eut questionné le cinéaste sur la conclusion du long métrage, cette réplique admirable : « Pardonnez-moi, je ne l'ai pas vue : je dormais depuis un bon moment déjà. » Sourire infiniment complice et respect magistral. ■

Par Christophe Gallaz



vfa-fpa.ch

Vorsorgestiftung Film und Audiovision  
Fondation de Prévoyance Film et Audiovision



C	U	L	T
U	17 ANS D'ARCHIVES	R	E
E	N	J	THINK TANK CULTU[RE]MIX
ABONNEZ-VOUS! DÈS 20 CHF PAR AN	E	QR CODE	U

JAB  
CH-1003 Lausanne  
P.P. / Journal

Poste CH SA

Culture En Jeu, Rue du Petit-Chêne 25, 1003 Lausanne

➤+ Play Suisse

# Toute la Suisse sur vos écrans.

Des films, des séries  
et des documentaires  
suisse à volonté.



Inscrivez-vous maintenant  
[playsuisse.ch](https://playsuisse.ch)



une idée SRG SSR